

ences are drawn from Peruvian sources as well as from international scholars.

The volume is historically rich and replete with details of the complex dynamics involved in the construction of indianity and mestizaje in the 20th century, which are so relevant and revealing in understanding the complexities of current day, postcolonial cultural politics in Peru. The many-layered and textured account includes archival research and ethnographic examples, and provides the basis for a new style of postcolonial Andean ethnography, that incorporates historical developments, rural-urban interactions, socially dominant-subordinate dynamics, and includes the reproductive aspects of hegemony, as well as the symbolic aspects of legitimation and authenticity in the creation and reproduction of expressive culture intended to make visible and position cultural diversity as part of a regional heritage.

Indigenous Mestizos introduces the interpenetrated, patterned constructions of identities in the economic, social and symbolic contexts, carefully and explicitly attending to gendered differences. Breaking with the highly prevalent binary oppositions that characterize Andean ethnography, de la Cadena uncovers the essentialism of a “cultural racism” that constitutes the basis of the class system in Cuzco. Her ethnographic cases illustrate the currency of her historically drawn analyses bringing forth the voices of the informants, who use their own embodied learning experiences as the basis of their “native exegesis.”

De la Cadena deals particularly well with the politics of representation, by unpacking complex hegemonic processes. The hegemony of “decency” is defined as the symbolic capital of the elites, to which the Mestizo cannot aspire, and the Indian, even less. Education and respect are two values that subaltern groups can harness for themselves in the process of accumulating their own symbolic capital. In this regard, ritual and performance are highly valued, for they imply specialized, elaborated knowledge. Thus the processes of de-indianization of Indianness and of indian culture in the urban setting through literacy, education and dignified representation give status to the Mestizo. These are cultural and not biological processes, and yet they affirm racism.

While the manner in which identity becomes manifest is constructed and asserted in particular spaces provides alternatives to the stronghold of this hegemony, it still falls short of achieving its goal, however. Thus Indians and Mestizos remain subaltern and even though the latter acquire markers of de-indianization through literacy and urbanization, in the end they inadvertently contribute towards the reproduction of the class system.

Geography and the perception of Indians as attached to the land are presented as two important components of cultural racism that come into play not only on the construction of identities, but even on the status attributed to Cuzco as a serrano regional centre, in constant tension with a relatively more hispanicized Lima. Thus we also learn of the historical construction of centre-regional rivalries and the contradic-

tions involved in valuing a prehispanic past while devaluing the presence of indians presumably “degenerated” through conquest and colonization.

The growth of tourism in Cuzco and surrounding area towards the middle of the century has drawn together the global and the local and provided incentives for the invention of new traditions as well as the recreation/reformulation of older ones. Cuzco has been given the status of “cradle of Peruvianness.” Issues of authenticity and legitimation, morality, purity and social hierarchy become intertwined in the various interpretations of culture that circulate as indigenous ethnicity is constantly renegotiated.

The book offers rich interpretations of the complex processes it seeks to uncover and provides some comparisons with the situation and positioning of indigenous cultures in other Latin American countries, inviting further research of this kind. Indeed, there is a great deal to be drawn from this work in providing comparisons with other Andean countries which were also once a part of the Tawantinsuyu. There is also a great deal to draw in comparing how rural indigenous peoples recontextualize their cultural values and identities in urban settings throughout the continent, for the study of class formations and the concept of hybridity. Further, the proposal de la Cadena makes in considering tourism a “Western technology” and the success this industry has had in providing a livelihood not only to Cuzco but to various surrounding villages, should motivate other researchers into analyzing how regional histories come to inform current representations of local lore and new exotizations of Indianness for the benefit of the tourist trade.

Indigenous Mestizos should become compulsory reading for graduate students in Andean Studies and will prove to be an important resource for Latin Americanists in general. The book should also interest scholars working on the construction of ethnicity, race, class and dominant-subaltern relations and the politics of representation.

Steve Paquet, *Folie, entraide et souffrance – Anthropologie d'une expérience parentale*, Québec: Presses de l'Université Laval, 2001, 134 pages.

Recenseur : *Louise Blais*
Université d'Ottawa

Dans le champ de la santé mentale, le rôle de la famille et de la communauté s'est élargi pour devenir source primaire de soutien. De plus en plus, la famille se veut le recours par excellence quand la maladie d'un proche se pointe. Ce transfert de responsabilités des institutions aux familles est en grande partie attribuable à l'insuffisance de fonds alloués aux services offerts dans la communauté suite à la restructuration des soins de santé. Les proches assument ainsi de lourdes tâches, sans toutefois toujours bénéficier de l'aide de

partenaires. Compte tenu de l'énormité des responsabilités reléguées aux familles touchées par la maladie mentale, il importe de reconnaître le soutien limité qu'elles reçoivent.

Dans cette étude, Paquet souhaite démontrer que «la folie, quand elle fait irruption dans l'espace social, est d'abord vécue par ceux et celles qui la côtoient comme une pathologie du lien social, un dysfonctionnement dans l'ordre de la réciprocité et de l'échange» (p. 6). L'auteur cherche ainsi à dresser les contours de la souffrance en explorant l'expérience de parents traversant des moments difficiles et déchirants. Il espère entre autre illustrer que c'est moins l'atteinte corporelle qu'entraîne la maladie et beaucoup plus la remise en cause du rapport particulier à l'autre, à la culture et à soi-même qui est accablante. Ce faisant, il suppose qu'aucune frontière ne saurait trancher de manière efficace entre l'expérience de l'individu souffrant et celle de ses proches.

Afin d'en arriver à une compréhension et une interprétation plus détaillée de la souffrance, Paquet privilégie l'expérience vécue. Il s'agit ici de restituer le sens que revêt la souffrance en prenant comme point d'ancrage la parole de parents dont un de leurs enfants est atteint d'un trouble de santé mentale, telle la schizophrénie, la psycho-maniaco-dépression ou un trouble de personnalité. Au total, neuf entrevues ont été réalisées, dont huit auprès de mères, et l'une auprès d'un père fréquentant l'organisme «La Méduse». L'auteur explique la faible représentativité par les multiples crises et contraintes auxquels plusieurs membres appartenant au groupe d'entraide sont confrontés quotidiennement. L'échantillon s'est donc constitué à partir de la disponibilité émotionnelle des membres de l'organisme. Pour faire part des données recueillies, l'auteur a sélectionné trois des neuf récits, compte tenu de leur richesse d'information et de leur représentativité au niveau qualitatif. Ces trois récits ont donc servi à créer une trame narrative de référence à partir de laquelle l'auteur a procédé à la lecture et l'interprétation des autres discours.

En plus de mener des entrevues sur le terrain, Paquet a consacré une bonne partie de sa recherche à observer attentivement et à décrire le plus fidèlement possible les valeurs véhiculées au sein du groupe d'entraide. L'examen de documents produits par l'organisme, la rencontre avec le personnel de La Méduse, la participation à des séances ouvertes de même que l'observation d'échanges informels entre les membres ont ainsi contribué à dessiner l'idéologie et les dynamiques du groupe entourant l'expérience de la souffrance et de la maladie.

La trame narrative formée à partir des récits permet d'illustrer les dimensions collectives de la souffrance, telle que vécue et rapportée par les gens faisant partie du groupe La Méduse. Cette démarche vise à saisir l'expérience vécue de la souffrance par l'entremise à la fois du discours personnel (dimension subjective) et des dynamiques et liens qui se créent au sein du groupe (dimension intersubjective).

Selon Paquet, «le défi d'une analyse interprétativiste de la souffrance est donc d'arriver à dresser le portrait des significations de cette souffrance à partir de ce que le souf-

frant peut en dire» (p. 15). Malgré un discours commun et des façons socialement définies de réagir face à la souffrance d'une personne significative, il reste, d'après l'auteur, une part intraduisible de la souffrance. D'autres difficultés relèvent de l'impossibilité de traduire un vécu douloureux et de la distance qui fait surface entre l'individu et l'autre dans l'expérience de la souffrance. Le caractère silencieux de la souffrance rend le rapport à «l'autre souffrant» difficile en ce qu'il traduit son appel en une plainte parfois impossible à entendre. En insistant sur la grande solitude que vivent les individus affligés de maux, bons nombres d'auteurs s'intéressant aux thèmes de la souffrance et la douleur ont par le fait même négligé de souligner que «cette expérience de la souffrance est d'abord animée par une urgence explicative qui déborde de loin tout le silence qui l'entoure. La souffrance témoigne d'une quête de sens à jamais inassouvie» (p. 19). Paquet dira que «la souffrance, loin d'imposer le silence et de rendre impossible l'échange et la communication, exige par-dessus tout l'interprétation et donc la parole» (p. 18-19).

C'est au cours du deuxième chapitre que l'auteur procède à la présentation de l'organisme et à sa mise en contexte. «La Méduse», nom fictif donné à un organisme d'entraide communautaire, rassemblent les parents et les amis d'individus souffrant de troubles de santé mentale. Les services offerts à travers cet organisme s'organisent autour de cinq axes : service d'urgence, d'information, de counseling, de répit et d'entraide. Son objectif premier consiste à aider les proches dont l'un des leurs est atteint de maladie mentale. Dans ce dessein, le groupe d'entraide encourage la communication au sein de la famille et entre l'équipe professionnelle, la familiarisation avec les ressources dans la communauté, la défense des droits des personnes touchées par des troubles mentaux, la lutte contre l'ignorance et la stigmatisation à leur égard et la réorganisation du rôle de la famille dans le plan thérapeutique en ce qui a trait à la maladie mentale. À bien des égards, l'équipe mène un combat à caractère social.

Les parents des personnes atteintes font l'expérience d'une souffrance qui leur est propre et réclament ce droit à la souffrance. La folie est ainsi vue comme un mal collectif car elle se trouve à l'origine d'une souffrance vécue collectivement. Certains parents compareront la folie à un deuil, mais un deuil qui persiste et qui se poursuit, et avec lequel ils doivent apprendre à vivre.

Selon Paquet, l'organisme est un espace symbolique en ce sens qu'il permet à ses membres d'orienter différemment leur vie en leur offrant une nouvelle direction ainsi qu'une signification renouvelée. Bien que leur participation à ce groupe ne puisse rien changer à leur situation, c'est à dire la maladie d'un proche, les membres peuvent procéder à la transformation de leur propre personne. L'un des effets marquants de leur implication dans ce groupe repose sur cette reconnaissance collective de leur impuissance, et la possibilité d'en assumer les conséquences.

Le troisième chapitre nous amène à une exploration de l'origine, des impacts et du traitement de la maladie. L'auteur aborde ce chapitre en suggérant une certaine prudence lorsqu'il s'agit d'identifier les causes et les traitements des problèmes de santé mentale. Malgré la popularité de l'approche bio-psycho-sociale auprès des ressources alternatives, il semble que la subjectivité des malades demeure occultée au profit d'une vision s'inspirant surtout du courant scientifique. À l'opposé, le courant anti-psychiatrique, en focalisant constamment sur les conditions sociales à l'origine de la folie sans se référer à la réalité vécue par les individus, risque de les réduire de manière abstraite (Parent, 1999, dans Paquet, 2001).

De son côté, l'organisme conçoit la folie comme fortement liée à des difficultés au niveau de la communication. Ces troubles de communication sont à leur tour compris à la fois comme une cause et un effet de la maladie. Ainsi, une personne aux prises avec un problème de santé mentale est quelqu'un avec qui l'échange demeure difficile. Par ailleurs, la folie constitue une atteinte relationnelle qui risque d'amener la personne souffrante à l'isolement et au retrait social.

La symbiose entre la personne souffrante et sa famille occupe une place centrale au niveau de la souffrance évoquée par les participants de La Méduse. Le groupe cherche en fait à se défaire de cette fusion. Mais cette incapacité de se détacher de leur enfant demeure fréquemment l'un des facteurs associés à l'émergence de la maladie. D'autres facteurs invoqués pour expliquer l'origine de la maladie s'appuient sur des prédispositions de nature génétiques ou héréditaires, l'usage de la drogue et la délinquance. Paquet prend également le soin de souligner que certains de ces facteurs peuvent être à la fois une cause et un effet de la maladie.

L'auteur examine ensuite les répercussions de la maladie pour l'entourage de la personne atteinte. Il semble que l'une des grandes difficultés associées au maintien des liens qui unifiait auparavant la personne atteinte d'un trouble de santé mentale et son entourage renvoie au retrait social que manifeste la personne souffrante et la rupture des liens familiaux qu'elle entraîne. De façon similaire à l'isolement social, les tentatives de suicide et la manipulation qui peut s'ensuivre représentent une étape déterminante dans la trajectoire de la personne souffrant d'un trouble de santé mentale. Enfin, les troubles de comportement et l'errance sont également conçus comme des symptômes liés à la folie.

En ce qui a trait au rétablissement, l'engagement et la bonne volonté de la personne souffrante constituent les ingrédients qui, selon ses proches, l'amèneront vers les voies de la guérison. À l'opposé, le refus de collaborer de la personne atteinte est souvent perçu comme un signe d'abandon par son entourage. En effet, plusieurs proches des personnes souffrant d'un trouble de santé mentale sont d'avis qu'avant qu'elles puissent bénéficier de l'aide et du soutien qui leur sont proposés, elles doivent reconnaître leur maladie et accepter les obstacles que celle-ci risque d'entraîner. Notons au passage que sur ce point, le discours des proches res-

semble à celui des intervenants professionnels du système socio-sanitaire.

Bien qu'à plusieurs niveaux, la personne présentant un trouble de santé mentale est vue par ses proches comme victime en ce qui a trait à la maladie, elle n'en demeure pas moins à leurs yeux responsable de son développement et de son rétablissement. Le lien familial agit comme agent régulateur en réglant et délimitant la distance entre les membres, ce qui, à son tour, permettra l'allocation plus adéquate des obligations et des responsabilités de chacun à l'égard de l'autre. Comme l'explique habilement Paquet (p. 95), «si la carence des liens familiaux représente un élément explicatif quant à l'arrivée de la maladie, la faiblesse (ou le dérèglement) de ces liens en constitue le symptôme et leurs redéfinitions, l'aspect curatif».

Paquet aborde son dernier chapitre en posant une question des plus intéressantes : «Comment dégager les raisons de leur souffrance si on ne leur accorde pas le pouvoir de détenir les mots pour en interpréter le sens?» (p. 97). Donner un sens à une existence meurtrie par une souffrance bien souvent trop difficile à exprimer, et chercher non seulement à la nommer, mais à la mettre en mots, voilà le défi auquel sont confrontés celles et ceux touchés par la souffrance.

L'ensemble des parents ont soulevé un grand sentiment d'impuissance face à la maladie de leur enfant. Ce désarroi se trouve également lié à l'impossibilité à laquelle ils sont confrontés de vivre et de souffrir à la place de leur enfant en détresse. En effet, l'auto-sacrifice, ou le sacrifice de soi pour l'autre, représente une réaction possible devant la souffrance d'un proche. Certains parents parviendront ainsi à mettre de côté leur propre existence pour «sauver» celle de la personne malade. Du point de vue des parents, la question du sacrifice peut être envisagée comme une manière de donner un sens à ce qui représente pour la conscience une «expérience de l'insupportable». Certains parents chercheront ainsi à réparer les erreurs du passé. Dans ce contexte, le sacrifice et l'auto-sacrifice désignent les deux variantes d'un seul et même désir, soit celui de se défaire d'un mal et d'une souffrance qui intensifient à divers degrés un douloureux sentiment de culpabilité.

L'expérience de la souffrance s'accompagne bien souvent d'une initiative où les personnes en détresse arrivent, en examinant leur moi intérieur, à dévoiler leur vraie identité. Paquet est d'avis que ce souci de soi doit être vu comme une manifestation importante de l'impuissance dans laquelle ils baignent fréquemment devant l'impossibilité de changer le sort de leur enfant. En développant de nouvelles attitudes devant la maladie et la vie de tous les jours, ces parents peuvent toutefois se changer eux-mêmes. Dans le cas échéant, le souci de soi vise donc une conversion de soi. C'est également une façon indirecte d'intervenir plus efficacement auprès de l'individu souffrant. À l'instar de Foucault, Paquet soutient ici que le souci de soi ne semble prendre son sens que lorsqu'il est vu dans la perspective du souci de l'autre. Loin d'être un exercice à caractère individualiste, le souci de soi

doit être interprété comme une pratique intensifiant les relations sociales.

En dépit des entraves et des pertes que supposent l'expérience de la souffrance, cette dernière peut également comprendre sa part de bénéfiques en ce qu'elle représente parfois l'occasion pour des individus de se rapprocher et d'acquiescer de nouvelles façons d'envisager les contraintes qui se pointent dans le quotidien. Paquet parvient ainsi à démontrer que l'expérience de la souffrance demeure une expérience «multiorientée» et c'est justement parce qu'elle reste au départ indéfinie qu'elle présente des significations aussi variées parmi les individus qui y sont confrontés (Kleinman, 1988, 1995, dans Paquet, 2001).

Afin de comprendre le sens que prend la souffrance pour ceux qui la vivent, l'auteur a dû «rendre compte du savoir local qui oriente en grande partie l'interprétation et la mise en parole de leur propre expérience» (p. 20). Ainsi, en optant pour une approche interprétativiste, Paquet reconnaît que la souffrance ne peut avoir de sens ni de valeur si elle n'est pas considérée dans sa localité, c'est-à-dire dans un contexte socialement défini. Cette démarche lui a permis de concevoir la souffrance comme une expérience prenant racine dans un «espace social délimité» constitué d'échanges et de relations interpersonnelles. En ce sens, la réflexion de Paquet se rapproche de Singleton (1994: 155) pour qui «la souffrance individuelle est toujours fonction d'un malaise social». Dans la même veine, LeBreton (1998) dira qu'en ne cherchant pas à connaître la «trajectoire sociale et individuelle» de l'individu qui souffre, on fait abstraction à la fois de la personne, son histoire et son environnement. À la manière de ces auteurs, Paquet reconnaît et souligne donc comment il est peu probable de soulager la douleur corporelle si le corps social en souffrance reste dans l'ombre.

L'analyse de Paquet a également le mérite de dépasser les conceptions communes de la souffrance et de la maladie. Plutôt que de s'acharner à éviter, à taire ou à médicaliser ces expériences comme le veulent de nombreux discours sur la santé/maladie, il jette un profond regard sur ses diverses significations possibles. Sans ignorer les contraintes et les pertes que l'expérience de la souffrance comporte nécessairement, il y voit l'occasion de relever certains effets bénéfiques. À titre d'exemple, l'auteur souligne à maintes reprises comment la souffrance semble promouvoir un cheminement intérieur et une croissance personnelle par la découverte d'habiletés dont plusieurs gens ne se doutaient pas. C'est aussi une occasion d'éviter l'isolement en s'impliquant socialement, et par le fait même, de créer de nouveaux liens.

Ainsi, Paquet conclut justement que l'expérience de la souffrance fait partie du lien social en ce qu'elle permet aux membres d'une même communauté de partager et d'en arriver à une vision commune du monde. Bien qu'il agisse à un niveau plus restreint, le groupe d'entraide offre, au même titre que la culture, une façon pour ses membres «d'être et de penser le monde».

Enfin, Paquet parvient à réaliser la délicate tâche de donner une voix aux personnes souffrantes sans sombrer dans la dramatisation ou l'exhibition gratuite de détails misérables. Même en l'absence d'un point de référence personnel quant à l'expérience de la souffrance et de la maladie mentale, le lecteur peut, grâce aux verbatims sélectionnés par l'auteur et l'analyse qui en découle, concevoir la détresse, les vulnérabilités, la force et l'espoir que ces gens entretiennent. Le portrait authentique qui en transpire humanise des expériences qui, trop souvent, demeurent inexprimables.

Bibliographie

- Lebreton, D.
1998 Anthropologie du corps et modernité, Paris : Presses universitaires de France.
- Singleton, M.
1994 Du leurre de la douleur, *Souffrances, corps et âme, épreuves partagées*, Jean-Marie Von Kaenel et Béatrice Ajchenbaum-Boffety, (dirs.), Paris : Éditions Autrement – Série Mutations, n° 142, 152-161.

Thomas Biolsi, *“The Deadliest Enemies”: Law and the Making of Race Relations on and off Rosebud Reservation*. Berkeley: University of California Press, 2001.

Reviewer: *Tony Fisher*
University of Alberta

Deadliest Enemies is an excellent book. It's not perfect, but then, no really good anthropology book is. *Deadliest Enemies* begins well. The Introduction introduces us to things we should know but probably don't. Chapter 1 is a good, brief review of the Rosebud Reservation's history and how its present legal status or conundrum came to be. The book carries on through four chapters focused primarily on specific cases and their associated legal issues. The final chapter and conclusion point to the impact of Indian law discourse.

Biolsi does a good job of keeping the lawsuits and the circumstances which lead to the lawsuit, the circumstances surrounding the trial and outcome of the suit, in the picture. This is very important because the Sicangu Lakota (or “Rosebud Sioux Tribe”) must fight complex legal-political battles on alien ground. An ‘alien ground’ which is chimerical too.

The ground is owned by the Sicangu Lakota (whose nationhood is denied). But, their homeland is actually held by the people who are contesting the legal-political issues with them. And the contest is in alien courtrooms and legalese, alien to the Lakota.

As Biolsi says early on, a “central theme of this book is the contradiction and indeterminacy that lies at the heart of the discourse of federal Indian law—as well as the consequences of this for Indian-White relations” (p. 11). The origins of the contradiction lie in the legal (and mythical) char-